

TP2000 / 11

Hugo von der See

Bibliothèque Maison de l'Orient



139461

L' « ADORATION DES MAGES »

DE HUGO VAN DER GOES

A MONFORTE



MONFORTE est une bourgade de la province de Lugo, située dans la région montagneuse de la Galice, au sud-est de la Corogne, à laquelle un chemin de fer la relie. Je ne sais si elle avait été visitée par les savants qui, depuis quelques années surtout, explorent les recoins de l'Espagne ; je n'en trouve aucune mention dans le *Handbook* de Ford, ni dans les ouvrages plus récents que j'ai sous la main. C'est sans doute que je n'ai pas le temps de bien chercher, car il existe à Paris au moins une épreuve d'une grande et mauvaise photographie, faite il y a vingt ans ou davantage, d'après le tableau qui est l'objet de cette notice. Mais dans les nombreux écrits relatifs à l'école flamande primitive ce chef-d'œuvre est complètement ignoré.

Au commencement de juillet 1909, un habitant de Monforte, qui avait lu l'édition espagnole d'*Apollo, histoire générale des arts*, m'envoya, en m'autorisant à la publier, la photographie d'une *Adoration des Mages* peinte sur bois, conservée, disait-il, dans une chapelle obscure d'une église de sa petite ville. Il y reconnaissait avec raison une œuvre flamande du xv^e siècle, le centre d'un grand triptyque dont les volets manquaient ; il m'en indiquait les dimensions exceptionnelles (3×2 mètres) et me demandait mon sentiment sur le nom de l'auteur. Pas un mot touchant la valeur présumée de l'œuvre, ni sur la possibilité d'une vente au dehors.

L'analogie des types avec ceux du triptyque de Portinari à Florence ne pouvait guère laisser de doute sur l'attribution à Hugo

van der Goes; mais s'agissait-il d'un original ou d'une copie? C'est ce dont la petite photographie ne permettait pas de juger. En remerciant mon aimable correspondant, je lui demandai une photographie plus grande et meilleure; elle ne m'est jamais parvenue.

Sans attendre ce nouveau document, je soumis celui que j'avais reçu à M. G. Hulin, conservateur du musée de Gand. Il m'exhorta à ne rien ébruiter et m'annonça qu'il comptait bientôt voir le tableau lui-même. Entre temps, je montrai la photographie au directeur et à mes collègues des Musées nationaux, qui ne furent pas moins émus que M. Hulin. Mais il se trouva que sir W. Armstrong, directeur de la Galerie de Dublin, avait reçu une épreuve en même temps que moi; il s'en ouvrit à un grand marchand de tableaux à Londres, qui le pria d'aller sur-le-champ à Monforte, muni d'un chèque de 500 000 francs.

Arrivé sur les lieux dès les premiers jours du mois d'août, sir W. Armstrong, malgré sa grosse artillerie, ne put emporter la place. MM. Hulin et Leprieur, beaucoup moins bien armés, durent constater, à leur tour, que l'affaire n'était pas mûre, mais que l'acheteur anglais avait mis le feu aux convoitises locales: on commençait à parler d'un million!

Il y avait vraiment de quoi s'émouvoir. Hugo van der Goes est un artiste de génie que nous connaissons encore fort mal. Une seule de ses œuvres est d'une authenticité à peu près certaine, puisqu'elle a pour garants Vasari et Guichardin: c'est le triptyque peint en 1476 pour Thomas Portinari, et que le gouvernement italien, en 1897, paya 900 000 francs à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence, alors que le bruit courait déjà d'une vente au dehors. Les autres panneaux qu'on attribue à Hugo — ceux d'Holyrood, de Bruges, de Berlin, de Vienne — sont plus ou moins contestés. Né vers 1435, ce maître ne peut avoir été, comme on l'a dit, élève des van Eyck; il se rattache plutôt à Campin et à Daret, dont les personnalités artistiques commencent seulement à se préciser. Dès 1475, appelé à expertiser un tableau de Bouts, Hugo passait pour le meilleur peintre des Pays-Bas. Il a dû produire beaucoup de 1470 à 1481, époque à laquelle il perdit la raison, pour mourir l'année suivante. On trouvera les dernières informations à son sujet dans l'article *Goes* du *Lexikon* de M. A. von Wurzbach, dans la dernière édition du catalogue de Bruxelles, et dans les publications que MM. Hulin et Friedlaender ont consacrées à l'Exposition rétrospective de Bruges. Je me garderai de leur emprunter leur érudition, comme aussi de



Hugo van der Goes pinx.

L'ADORATION DES MAGIS
(Collège des Esculteurs, Manforts.)

prétendre tirer, d'après une médiocre photographie, les conséquences que comporte la découverte d'un chef-d'œuvre inédit de Hugo. La comparaison de la nouvelle *Adoration* — c'est la quatrième ou la cinquième qu'on lui attribue¹ — avec le tableau analogue de Rogier à Munich, suffit à prouver que ces deux grands artistes ont eu des modèles communs, mais que le plus jeune ne dérive pas directement de l'ainé. Je veux encore citer ce jugement de M. Hulin, enseveli dans l'introuvable *Catalogue critique de l'Exposition de Bruges* : « Il est le plus grand dessinateur de toute l'école, supérieur en cela à Johannes van Eyck lui-même, et il ne fut plus égalé dans la suite. » Tel était déjà le sentiment de Jean le Maire, auteur de la *Couronne margaritique*, qui louait surtout, dans Hugo van der Goes, le dessinateur :

Hugues de Gand qui tant eut les trets netz.

Revenons à Monforte, pour donner une idée des difficultés juridiques que soulevait la vente de l'*Adoration des Mages*².

Rodriguez de Castro, archevêque de Séville, fonda en 1593 une église et un couvent à Monforte; il plaça dans l'église le tableau de van der Goes qui était, je ne sais comment, en sa possession. Les Jésuites firent du couvent un collège qui subsista jusqu'à leur expulsion en 1767; puis on y installa successivement un séminaire, un collège laïque et enfin une école des Pères des *Escuelas Pias*, dits *Escolapios* (ce qui n'a rien de commun avec Esculape). Dès 1770, le patronage de l'établissement de Monforte avait été reconnu à une dame de la maison de Lemos; le patron actuel est le duc d'Albe, comte de Lemos. Le Collège des Escolapios, fondé en 1873, ne prospérait pas; église et couvent menaçaient ruine; il fallait trouver de l'argent et l'on songea à aliéner le tableau. Mais à qui appartenait le droit de vente? Le duc d'Albe, les Pères Escolapios et la municipalité de Monforte croyaient que leur accord suffirait; mais on pouvait objecter que le patronage ne confère aucun droit de propriété et, d'autre part, que la confiscation des biens des Jésuites en 1767 avait fait du gouvernement espagnol le propriétaire légitime des œuvres d'art qui décoraient leurs maisons.

Le duc d'Albe lui-même, assure-t-on, avertit le comte de Romanones, ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Canale-

1. Il y en a peut-être une autre à Paris même, qui a passé de la collection Odiot dans celle de M. Ocampo.

2. *Le Figaro*, 25 juin 1910; *Le Temps*, 26 juin 1910.

jas, de l'imminence d'une vente; mais le Prado n'avait pas les moyens de se porter acquéreur. Entre temps, on avait annoncé à Monforte, sans indiquer de date, une vente publique; on s'était efforcé de mettre en concurrence les grands musées et les grands amateurs des deux mondes. M. Bode envoya sur les lieux un de ses agents les plus habiles, M. Gretor, qui, mal inspiré dans l'acquisition du buste de circ, œuvre de Lucas attribuée à Léonard, brûlait de prendre une éclatante revanche. Des sommes considérables furent réunies à Berlin et, au mois de mai 1910, on put croire qu'un nouveau chef-d'œuvre de van der Goes allait s'ajouter, dans le musée de l'Empereur-Frédéric, à celui que M. Bode a déjà acquis en Espagne il y a sept ans.

La presse espagnole finit par s'émouvoir et réclama l'intervention de l'État. Le nouveau ministre de l'Instruction publique eut tout juste le temps d'agir. Au mois de juin, lorsque M. Gretor et un attaché de l'ambassade d'Allemagne à Madrid se présentèrent à Monforte pour prendre livraison du tableau, au prix convenu de 1 180 000 francs, ils trouvèrent des gendarmes devant la porte. A l'heure où j'écris, je n'en sais pas davantage; mais, quelle que puisse être l'issue de cette affaire, il en résultera pour l'histoire de l'art la révélation d'une des œuvres capitales de la vieille école flamande et, pour le gouvernement espagnol, la nécessité impérieuse de faire procéder à un inventaire des richesses artistiques et archéologiques de la péninsule. On peut promettre à ceux qui en seront chargés beaucoup d'agréables surprises, dont ils ne seront pas les seuls à se réjouir.

SALOMON REINACH





